

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 34 (1896)  
**Heft:** 2  
  
**Artikel:** Les brigands du Jorat  
**Autor:** Martignier / Crousaz, de  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-195356>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER  
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :  
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## Une revue à Moudon il y a trente ans.

Le tableau d'une revue à Moudon, il y a quel-  
que trente ans, tel que le dépeint le vénéré com-  
mandant B., intéressera sans doute nos lecteurs.  
Il faudrait, — ce qui n'est pas possible, — pour  
être complet, rendre l'humour et le ton avec les-  
quels l'excellent commandant raconte cet épisode  
important de la vie militaire de l'époque.

Les troupes qui prenaient part à la revue pre-  
naient les hommes d'une partie du district de  
Moudon et ceux du district d'Oron. Elles se réu-  
nissaient à cinq heures du matin, au picolon, sur  
la place du collège, puis se rendaient, tambour  
battant, musique en tête, sur la place d'armes.

Passons sous silence les préliminaires, l'ap-  
pel, etc. A neuf heures précises, le bataillon est dé-  
ployé sur deux lignes, l'élite et la réserve. M. le  
Préfet passe rapidement l'inspection d'un air sa-  
tisfait. L'opération terminée, il se retire à l'écart  
pour ruminer son discours, entouré de son état-  
major, formé du médecin, du quartier-maître et...  
de son huissier.

Le commandant d'arrondissement tire sa mon-  
tre et constate que l'heure avance. Le comman-  
dant B., de St Leger, veut alors faire former le  
bataillon carré face en dedans, — ce qui n'est pas  
une petite affaire, — mais sa jument se rebiffe et  
le fait cavalcader du bas de la place en ville, au  
risque de le jeter à terre, tant et si bien qu'il est  
obligé de descendre et d'aller se reconforter. Il  
fait dire à son adjudant (tout frais moulu, et qui  
ne portait pas comme les adjudants et officiers  
d'aujourd'hui des bottes et des éperons, mais  
simplement des guêtres) de prendre le comman-

dement du bataillon. Ce pauvre aide-major, tout  
ému d'un tel honneur, tire son coupe-choux, — qui  
n'était certes pas un sabre traînant, mais un sim-  
ple coupe-choux, — et commande :

« Bataillon ! garde à vous !... A distance de pe-  
» loton, serrez la colonne !... Pour former le  
» carré, face en dedans, 1<sup>re</sup> division, demi-tour  
» droite !... 2<sup>me</sup>, 3<sup>me</sup>, 4<sup>me</sup> et 5<sup>me</sup> divisions peloton s  
» impairs à droite et par file à gauche ; pelotons  
» pairs, à gauche et par file à droite, maaaârche !...  
» 6<sup>me</sup> division, serrez ! »

Pendant ce temps, la musique, les tambours et  
le petit état-major se faufilent au milieu du carré.  
On ne connaît plus ça aujourd'hui.

Puis le commandant d'arrondissement s'a-  
vance, tire son sabre : « Bataillon ! Portez ar-  
» mes !... Messieurs les officiers qui ont fait mu-  
» tation dans l'année, avancez ! »

Messieurs les officiers s'avancent et se placent  
sur un rang.

Le commandant ordonne au tambour-major de  
faire battre un ban : « Tambours, garde à vous !  
» Un ban de revue ! »

Plan, plan, plan, plan, — plan, plan, plan, plan,  
— rrrrrran, plan, plan, plan, plan !

Voilà-t-il pas qu'un tambour fait un plan de  
trop ! « B... d'imbécile ! clame le tambour-major,  
» on voit bien que tu n'as pas été à l'école du  
» tambour-major C., sous la haute direction du  
» capitaine M. ! »

Le ban battu, le commandant d'arrondissement  
déroule sa liste et annonce les mutations ; puis  
s'adressant à la troupe, en lui présentant les of-  
ficiers : « Vous les respecterez, vous leur-z-obéi-  
» rez, conformément aux lois et règlements mili-

» taires, d'après les grades à eux conférés par le  
» Conseil d'Etat. »

Les officiers saluent et la musique joue un ri-  
godon. — Dans ce temps là, il y avait une excel-  
lente musique, avec Daniel B., de la Fleur-de-  
Lys, pour chef :

« Musique, attention ! le n° 100 ! jouez le n° 100 !  
» toi, Jean, va doucement, ne souffle pas trop  
» fort ; et toi, David, pas trop fort non plus avec  
» ta grosse caisse. »

Quand la musique a fini de jouer, il s'agit de  
rompre le carré :

« Bataillon ! pour rompre le carré !... 1<sup>re</sup> divi-  
» sion, demi-tour droite ! 2<sup>me</sup>, 3<sup>me</sup>, 4<sup>me</sup>, 5<sup>me</sup> divi-  
» sions, pelotons impairs à gauche et par file à  
» droite ; — pelotons pairs à droite et par file à  
» gauche !... — 6<sup>me</sup> division, demi-tour droite,  
» quinze pas en avant, maaaârche !!! »

Tout le monde bouge, mais cette 6<sup>me</sup>, composée  
de voltigeurs qui avaient soif, va trop vite et trop  
loin. Alors J. P., de Bussy, leur crie : « O ! Ah !...  
» Chassez, io diable alà-vo !... »

La troupe se reforme tant bien que mal. Les  
cantines fument, les filles arrivent tout enruban-  
nées.

C'est à ce moment que s'effectue une opéra-  
tion délicate :

« En faisceaux, armes !... Sac à terre !... Pre-  
» nez les pantalons blancs ! »

La troupe qui, jusqu'à ce moment, a manœuvré  
en pantalon bleu, se retire discrètement dans les  
buissons et change de pantalon.

Les demoiselles font naturellement demi-tour  
pour quelques instants.

Enfin les pantalons bleus sont réduits.

## LES BRIGANDS DU JORAT

Sous les évêques, le passage du Jorat offrait peu de  
sûreté pour les voyageurs. Favorisés par de vastes fo-  
rêts, au sein desquelles ils trouvaient un asile assuré,  
les malfaiteurs échappaient aisément aux recherches  
de la justice. C'était pourtant l'un des passages les  
plus importants du pays. Il était traversé par la route  
qui reliait Genève et la France méridionale à Berne, à  
travers la riche vallée de la Broye. La conquête ber-  
noise ne suffit pas pour rendre ce passage très sûr, car  
nous voyons, dans les Registres du Conseil de Lausanne,  
que le 6 novembre 1536, le sieur Rancy, ambassadeur  
du roi de France, arrivé à Lausanne, pria qu'on lui  
donnât une escorte de 24 hommes pour traverser le  
Jorat. Le conseil lui accorda l'escorte, avec deux con-  
seillers pour la conduire et deux hérauts.

Vers 1550, malgré le gouvernement vigoureux de  
Berne, le Jorat n'était pas encore sûr. A cette date, le  
célèbre Félix Plater avait quitté Bâle, accompagné de  
deux amis, pour aller étudier la médecine à Montpel-  
lier. Ils cheminaient à cheval et à petites journées, se-  
lon l'usage du temps. Au mois d'octobre, ces voyageurs  
étant arrivés au Jorat, par un temps de pluie bientôt  
suivi d'un brouillard épais, s'égarèrent dans la forêt.

« Nous ne souhaitions qu'une grange, nous dit Félix  
Plater, qu'un abri quelconque pour nous garantir de la  
pluie. Après avoir bien erré, nous parvîmes enfin à un

petit village, mais on refusa de nous y héberger. Alors  
nous louâmes un gars qui nous montra le chemin à  
travers la forêt, et nous atteignîmes, au milieu de la  
nuit, un endroit nommé Messières (Mézières). Il y avait  
là une méchante auberge ; loin à la ronde, les maisons  
étaient rares. Nous fûmes reçus par une hôteesse ; le  
logis n'avait qu'une pièce avec fenêtres, au rez-de-  
chaussée. Autour d'une longue table étaient assis des  
mendiants et des paysans savoyards. Devant eux, des  
châtaignes rôties, du pain noir et de la piquette.

» Fuir ces lieux, nous l'eussions désiré, mais nous  
étions si trempés, il faisait si noir que le seul parti à  
prendre était de rester, quoique l'hôteesse déclarât  
qu'elle n'avait ni lit, ni écuries. Tant bien que mal, nous  
remisâmes nos chevaux dans une étable étroite et  
basse ; ils demeurèrent toute la nuit scellés et bridés.  
Quant à nous, il fallut nous asseoir à côté de ces per-  
sonnages, à mine suspecte, et nous contenter du même  
ordinaire. Nous eûmes bientôt vu à quelles gens nous  
avions à faire, car ils examinaient nos armes et nous  
rudoyaient malgré notre soin à ne pas leur en fournir  
l'occasion. Ils buvaient à force et ce fut en chancelant  
qu'ils allèrent se coucher. Ils ne tardèrent pas à s'en-  
dormir, de sorte que nous l'échappâmes belle, car ils  
avaient médité de nous faire un mauvais parti, comme  
nous l'apprit, le lendemain, notre guide, qui passa la  
nuit avec eux sur la paille.

» Grande était notre inquiétude. Après avoir fermé  
les volets, nous poussâmes, devant la porte, un mau-  
vais lit, puis, ayant posé nos rapières nues sur la table,  
nous restâmes à veiller ainsi jusqu'au jour. Jeune et

peu accoutumé aux aventures de voyage, j'éprouvais  
de la crainte et de la mauvaise humeur. Au bout de je  
ne sais combien d'heures, voyant ces gens en train de  
cuver leur vin (nous les entendions ronfler), Robert et  
Thomas décidèrent qu'il nous fallait sortir à tout ha-  
sard, prendre sans bruit nos montures et déguerpir.  
Nous avions payé notre souper. Nous écartons donc  
doucement le lit, et nous voilà dehors.

» Tous dormaient. Nous courons à l'étable et enfour-  
chons nos chevaux. A ce moment, arrive notre guide ;  
il informe Robert (le seul de nous trois qui comprit le  
français) que les coquins ont comploté d'aller de bonne  
heure nous attendre au milieu de la forêt ; il était en-  
core de très grand matin.

» Nous promîmes un bon pourboire au gars s'il nous  
faisait rejoindre la route de Lausanne par des sentiers  
de traverse ; car nous pouvions craindre que ces dé-  
trousseurs ne s'embusquassent sur le chemin ordi-  
naire.

» Enfin, après bien des tours et des détours, au mo-  
ment où commençait le crépuscule, nous débouchâ-  
mes sur la grande route de Lausanne. Nous rendîmes  
grâce à Dieu. Vers midi, nous entrâmes en ville, mouil-  
lés jusqu'aux os et exténués de fatigue. Nos chevaux,  
qui n'avaient rien mangé depuis 24 heures, n'étaient  
pas en meilleurs état.

» Quand nous racontâmes les dangers que nous  
avions courus, on nous répondit qu'aucun de nous  
n'eût-il échappé, il n'y aurait rien eu là d'étonnant, car  
une bande, dont le chef s'appelait le Grand-Pierre, com-  
mettait alors dans le Jorat des assassinats multipliés.



A ce moment, madame Isabelle B. fait signe au commandant que c'est prêt, c'est-à-dire que la salée fume et que le cochon de lait est à point. Alors le commandant d'arrondissement dit à B., sergent de *piquettes* :

« Réunissez vos courriers à pied et allez chercher les cartouches. »

Puis il commanda à la troupe : « Une heure de repos ! »

Nous remercions le correspondant qui a eu l'amabilité de nous envoyer les lignes qui précèdent. Il nous ferait un nouveau plaisir en nous donnant la description de la fin de la journée, c'est-à-dire du second acte d'une revue de l'époque.

Réd.

## FAVEY ET GROGNUZ A YVERDON

### XXIV

En quittant la cantine, les deux convives, la mine enluminée et l'humeur joyeuse, se donnèrent le bras, allant au hasard de droite et de gauche autour des baraques, des carrousel et des jeux de tous genres installés sur la place de fête.

Tout à coup, Grognuz, sous l'influence des vins généreux du banquet, auxquels il avait fait largement honneur, ainsi que son beau-frère, se mit à chanter en festonnant.

J'ai un pied qui remue  
Et l'autre qui ne va guère,  
J'ai un pied qui remue  
Et l'autre qui ne va plus.

Leur curieuse attitude attira bientôt l'attention de nombreux gamins. Ceux-ci les suivaient à distance en ricanant ; puis, se rapprochant tout à coup, ils répétaient à gorge déployée :

J'ai un pied qui remue  
Etc.

Favey, qui avait déjà essuyé leurs railleries en revenant du stand, se retourna furieux : « Si je vous attrape, leur dit-il, je vous casse une côte ! »

Et tous de battre en retraite, pour revenir bientôt en tapinois et reprendre de plus belle :

J'ai un pied qui remue  
Etc.

— Laisse-les, dit Grognuz, ne te mêle pas avec

cette cassibaille ; y en a trop ; c'en est tout sale par là... Viens, entrons là, on dit que c'est bien tiurieux à voir.

Sur le grand écriteau de la baraque devant laquelle ils s'étaient arrêtés, on lisait :

### Musée anatomique.

— A-t-on pas déjà ça vu par Paris ?

— Non, c'est nouveau. Le mossieu qui a diné à côté de moi m'a dit qu'il y avait là des gaillards en cire qui sont presque vivants, qu'on dirait qu'ils vont vous causer. Epi des autres qui sont fendus depuis le cou jusqu'au bas qu'on peut voir comme nous sommes faits en dedans, aussi bien que si on y était : le tieur, les poulmons, le tuyau du souffle, tout.

— Tais-toi !... Eh bien allons-y.

— Endrez, endrez, mesdames et messieurs, fenez voir le pli grand musée anatomique du monde, crait l'homme de la baraque.

— Combien ça coûte ? demande Favey.

— Cinquante centimes par bersonne.

— Vous n'êtes pas Vaudois, vous, j'entends ça à l'accent.

— Non, mossié, Wurtemberg.

— Ah ! ah !... du côté des Allemagnes... Tenez, voilà deux francs, rendez-moi... Laissez seulement, beau-frère, je paie pour le deusse.

Pendant ce petit entretien, un moutard de huit à dix ans, lesté comme un jeune chamois, s'était glissé derrière Grognuz. Il tire vivement le pan de son habit, et d'une voix perçante :

J'ai un pied qui remue...

A peine les deux amis avaient-ils eu le temps de se retourner que déjà le petit farceur était à cinquante pas.

Brusquement interloqué, Grognuz dit à l'homme du musée : « Pourriez-vous avaler ça, vous ? Voilà plus de demi-heure que cette vermine d'enfants est après nous !... Est-ce permis de se moquer ainsi des grandes personnes ?... »

— Oh ! che gonnais ça, mossié. Cette matin, ils m'ont bercé mon toile, là-bas, du côté de la chemin.

— Savez-vous pas les assommer ! dit Favey, en serrant fiévreusement sa canne.

— Foui, mais faut pouvoir les trapper.

— Eh bien moi, s'ils y reviennent, j'en étertis quelques-uns... Je réponds pas d'un malheur, tant pis !

arrive, que, du reste, elle veillera sur lui.

Dans la soirée, le mari rentre, suivi de ses compagnons. La nourrice les reçoit auprès du feu et cherche à faire comprendre, par signes, à son mari, qu'elle a reçu un étranger et qu'il faut veiller à ce qu'il ne devienne rien. Mais déjà des paroles compromettantes avaient été prononcées et les brigands alarmés se dirent à voix basse : « Ce serait nous perdre que de le laisser vivre, il faut nous débarrasser de ce témoin. » Après un court conciliabule, ils prennent la résolution de s'assurer si le jeune homme dort réellement. La nourrice les laisse faire, après avoir obtenu d'eux la promesse de ne pas attenter à ses jours. Une lanterne sourde est allumée et les brigands s'acheminent, nu-pieds, vers la chambre où dormait Ruchat. Celui-ci dormait du plus profond sommeil. Un brigand, afin d'éprouver si le sommeil est feint ou réel, approche un grand couteau du cou de Ruchat, dans l'attitude d'un homme prêt à frapper. Ruchat subit cette terrible épreuve sans sourciller. Sa vie est sauvée et les brigands rassurés.

Le lendemain, Ruchat remercie avec effusion sa bonne nourrice et, à l'instance de celle-ci, il promet de garder le silence. Sans cela, disait la bonne femme, je serais perdue. Ruchat tint religieusement cette promesse. Le mari de la nourrice périt sur la roue à Vidy, en 1702 ; sa femme ne tarda pas à mourir et c'est seulement après leur mort que Ruchat raconta à ses amis de Moudon les dangers qu'il avait courus.

Quelques années après cette aventure, en 1702, le gouvernement bernois mit enfin la main sur les brigands du Jorat. Vingt-trois de ces malheureux furent roués vifs à Vidy, depuis le 2 octobre 1702 au 30 avril 1703.

Arrivés à l'entrée d'un des couloirs du musée, Favey et Grognuz se trouvent en face d'un Turc à forte barbe qui tire un poignard de sa ceinture, avec le geste d'un brigand qui va les frapper.

Ils reculent et demandent à un employé :

— Dites donc, il n'est pas en cire, le gaillard ! qu'est-ce qu'il nous veut ?... C'est qu'il n'a pas l'air tant commode, venez voir avec nous.

— Bassez, bassez toujours, messié, fait pas di mal.

A ce moment, par un mécanisme fort ingénieux, le poignard reentra sous la ceinture.

Nos visiteurs, remis de cette émotion, qui amusa beaucoup les personnes présentes, passèrent plus loin et s'arrêtèrent longtemps devant une figure représentant Napoléon I<sup>er</sup> à l'agonie.

Près du lit, un médecin et quelques compagnons d'infortune.

Les traits du prisonnier de Sainte-Hélène étaient si fidèlement reproduits, le mouvement respiratoire d'un homme luttant contre la mort, si naturel, que ce triste tableau faisait toujours une vive impression sur le public.

Favey et Grognuz ne parlèrent qu'à demi-voix, absolument comme s'ils avaient été en présence de la réalité et sous la crainte de troubler les derniers moments de Napoléon, dont ils avaient lu et relu l'histoire avec avidité, dans les longues soirées d'hiver.

— On ne peut pas se fidiurer, dit Favey, qu'un empereur puisse mourir comme ça,

— Il est pourtant bien mort, répond Grognuz ; tu sais que nous avons vu son tombeau à Paris.

— Alors... Quel quartier de marbre ils lui ont mis dessus... Te rappelles-tu ?

— Tais-toi, ça fait mal d'y penser... C'est égal, il a fait voir du pays à ceux qui l'ont vaincu... Allons plus loin, j'aime pas voir souffrir le monde.

Une pièce anatomique, représentant l'intérieur du corps humain, attira leurs regards.

— Brrrou ! fit Favey, ça n'est pas beau à voir. On est fait presque comme les bêtes.

— La même chose. Mais je n'aime pas regarder ça non plus. Filons.

— Si tu veux ; allons seulement vite voir ce qu'il y a là-bas au fond où il y a si tellement de monde.

Ce qui attirait la foule en cet endroit était une

Peu de temps après, celui-ci fut roué à Berne, et, entr'autres aveux, il déclara, que tout récemment, à Messières, il avait formé le projet d'occire des étudiants.

A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, notre historien Abraham Ruchat faillit aussi être victime des brigands du Jorat. Né à Grandcour, il avait eu pour nourrice une femme du voisinage de Carouge. Au mois de juillet 1696, Ruchat, qui était étudiant à Lausanne, venait de terminer ses examens et d'être promu à l'auditoire de philosophie. Pressé de jouir des vacances, il s'acheminait, un après-midi, pour aller coucher chez ses parents Demière, à Moudon. Arrivé au Jorat, il est assailli par un violent orage. Trempé jusqu'aux os, il n'avait d'autre ressource que de s'acheminer, à la hâte, vers la maison hospitalière de sa nourrice, avec laquelle il avait toujours soutenu de bonnes relations. Là, malgré l'empressement qu'elle met à le réchauffer près d'un bon feu, il aperçoit, dans la tenue de celle-ci, un embarras mal dissimulé. Cet embarras augmente lorsque Ruchat, qui voyait la nuit s'approcher, demande à son hôtesse un gîte pour la nuit. Après quelques hésitations faciles à comprendre, elle lui dit qu'elle est la femme la plus malheureuse du monde ; que son mari, autrefois travailleur, s'est complètement dérotté, que maintenant il est associé à une bande de brigands qui vont attendre sur les routes ; que dans cette nuit même, il doit rentrer à la maison suivi peut-être de quelques-uns de ses compagnons et qu'il pourrait y avoir là quelque danger pour Ruchat. Elle conduit celui-ci dans une petite chambre voisine de la cuisine en lui recommandant expressément de faire semblant de dormir, quoi qu'il

Au mois de juillet suivant, leurs corps étaient encore suspendus à la potence de Vidy, d'où ils empestaient les campagnes voisines. Les fermiers supplièrent le gouvernement bernois d'ordonner que ces corps fussent consumés par le feu, ce qui leur fut accordé.

L'association de ces malfaiteurs, composée de 30 à 40 individus, s'était organisée comme suit : Dans une nuit fixée d'avance, elle fut réunie au milieu d'un bois, près de Vucherens. Là, chacun raconta les meurtres auxquels il avait assisté et reçut une part de l'argent provenant des dépouilles. Les brigands jurèrent, par le Diable et par le Chancre, de ne jamais se dénoncer. Ils se divisaient en trois bandes. La première attendait sur la route de Moudon à Lausanne ; la seconde avait son rendez-vous autour de Ste-Catherine ; elle attendait à Planche-Michoud, à Moille-d'Avena et près de la forge, au Chalet-à-Gobet. La troisième s'en allait attendre vers Romont et Fribourg. Chacun des complices donnait, à son tour, le premier coup, et recevait aussi plus que les autres dans le partage des dépouilles. Ils n'allaient jamais qu'au nombre de sept ou huit au moins. Dans une expédition du côté de Romont, ils étaient dix-neuf. Ils tuaient presque toujours leurs victimes. Nous ne connaissons à cette règle que deux exceptions, l'une est celle d'une jeune fille et l'autre d'un vieillard père de huit enfants, qui se recommanda à leur pitié et prêta le serment de ne rien dire.

Ces larrons tuaient pour le profit le plus minime. Dans le partage des dépouilles, le lot de chacun n'est le plus souvent, que de 4 à 8 baches ; rarement il s'élève à un écu. Jamais, dans aucune rencontre, ils n'avaient employé les armes à feu ; ils tuaient avec de gros ba-



autre figure mécanique représentant une charmante jeune fille qu'un boa constrictor étreignait de ses puissants anneaux. L'enfant se débattait dans d'horribles convulsions.

— Cette rosse de bête, comme elle s'entortille autour de cette pauvre boëbe ! fit Grognez avec indignation. Filons, je te dis, j'en ai assez de tes affaires en cire qu'on ne sait pas si c'est vivant ou si c'est fabriqué.

— Eh bien, messieurs, êtes-vous contents ? leur demanda le Wurtembergeois qu'ils retrouvèrent à la sortie.

— Oui, c'est intéressant si vous voulez, répond Grognez, mais ça vous donne la peau de poule. On est tout content d'aller boire un demi-là-dessus. En êtes-vous !

— Mossié ?...

— Venez-vous prendre un verre avec nous ?

— Pougre ! je foudrais bien, mais le badron il patine pas !... C'est tomache.

— Dans ce cas, à une autre fois. A la revoyance.

— Adieu.

(A suivre.)

## La conferta, lo lăo et la trombone.

Qu'est-te onco cein po dăo terratchu : la conferta ? se vont derê lè dzouvenès dzeins que n'ont pas vitiu dăo teimps dăi batz, dăi brabants, dè l'émèna, dè la copa, dăi tserri à tcherdju, dăi gros pompons et dăi pêtairus à bassinet. Eh bin, lo lăo vé derê.

Dein lo teimps, iò n'aviâ per tsi no dăi z'or, dăi lăo et autrès bêtès maufaseintès, s'on ein tiavê iena à qu'on l'accrotséyê ein viâ, on la promenâvê, sâi à pi, sâi su onna lotta per tot lo veladzo et dein lè z'einverons, et tsacon baillivê on crutz, onna demi-batz à mémameint on batz po récompeinsâ cé qu'avâi débarrassi lo distrit de 'na crouie bête. Eh bin, l'est cin qu'on appelâvê : allâ demandê la conferta. On la demandâvê mémameint po lè renâ, lè bounosés, lè fouinnés et lè petou, cliâo rupians dè dzenelhi-res ; mâ quand bin n'ein onco dè cliâo pouetès bêtès, qu'on escofiye quand on lè z'accrotsê, crayo que la mouđa d'allâ demandâ la conferta à bôtsi.

tons ou des pieux.

Le gouvernement de Berne s'émût d'un tel état de choses et prit immédiatement des mesures pour y remédier. Le versant S.-E. de la montagne du Chalet-à-Gobet avait fourni un ample contingent aux malfaiteurs. LL. EE., en 1702, appelèrent à desservir l'église de Savigny un homme éminent. C'était respectable Jean-Pierre Loys, fils de n. Gamaliel Loys, seigneur de Correvon. Nô le 22 février 1669, il avait étudié à Lausanne, puis avait servi comme ministre de camp en France et en Flandre. On raconte qu'il exerçait une surveillance attentive sur toutes les maisons mal famées de sa paroisse. Dans la soirée et dans la nuit, il allait frapper à la fenêtre et faisait l'appel des hommes de la maison. Son langage était le patois ; on n'aurait pas compris le français. *Hé Djan-Pierro, es-to quie ?* demandait le pasteur. Et quand il avait entendu la voix de Jean-Pierre, d'Isaac ou de tel autre, il passait à une autre maison. Au milieu d'une veillée, faisant ainsi l'inspection d'une maison, il ne trouva à la cuisine qu'un jeune garçon, auquel il demande : « On est ton père ? » L'enfant répond qu'il vient de sortir avec deux autres hommes qui sont venus le chercher pour aller attendre. Aussitôt le pasteur, qui n'écoutait que son zèle, après s'être informé de la direction qu'ils avaient prise, s'élance à leur poursuite et parvient à les ramener, après une sérieuse exhortation. Cependant, ce digne pasteur n'aurait pu suffire à sa tâche si le gouvernement n'était venu à son aide. Des écoles furent créées dans la contrée et, par de sages mesures, la civilisation y pénétra peu à peu.

(MARTIGNIER et DE CROUSAZ.)

On gaillâ dè pè Mourtsi qu'avâi vu dăi tracès dè lăo su la nâi et que s'étâi apêcu que cé lăo vegnâi roudâ tot avau, s'ein va, on dzo, crosâ onna foussa derrâi on adze, iò l'avâi vu que la bête avâi passâ, et recouvèrè lo crăo avoué dăi brantsès dè dè et dè càodra. Adon ye pousè per dessus dăi dèbris dè bouès et dè boutséri et s'ein va.

Cein que l'avâi peinsâ, arrevâ. Aotrè la né, lo lăo qu'avâi fin naz, s'aminè perquie et quand cheint la boustifaille, s'approustè tot balameint et crac ! châtèl dessus ; mâ lo rupian einfonçè lè brantsès et sè va etàdrè lè quatro fai ein l'ai à fond dè la foussa, que mâ fâi adieu po poâi frou. L'eut bio coudi s'eimbriyè po châtâ lo contr'amont, motta ! l'étâi trăo prévonda.

Lo delon matin, lo gaillâ qu'avâi teindu lo pidzo va vairè ; mâ, ein approtseint, l'ont onna chetta dăo tonaire dein lo crăo ; lâi seimbiavè qu'on dzapâvè, qu'on ranquémellâvè, qu'on trompettâvè, qu'on tchurlâvè lè dedein, et l'avâi on bocon la grulletta ; mâ coumeint l'étâi on bon luron et que l'avâi on bon dordon niolu, s'approustè, et que vâi-te ? A n'ôn bet dè la foussa lo lăo que fasâi dăi sicliâès dăo diablo et à l'autro bet on musicârè que trompettâvè qu'on sorcier dein onna trombone, que cein épôairivè lo lăo, po cein que cein lâi fasâi mau âi deints et que cein lo fasâi pliorâ coumeint on danâ. Cé trombonârè, que vegnâi dè djuî pè Molleins po lè semessès dè la felhie à syndico, et qu'étâi on pou bliet, avâi volliu passâ à drâi po sè reintornâ à l'hotè et rebèdoulâ dein lo crăo iò lo lăo étâi dza, et coumeint savâi que la musica einliè lè deints à cliâo bêtès, tot coumeint quand on medzè dăi pomès que ne sont pas onco maores, sè mette à pêtâ dein sa trombone, que cein fasâi criâ miséricorde à lăo qu'avâi onna poaire dè la metsance dè cé uti et que ne bôtsivè pas dè tchurlâ, tandi que lo musicârè, qu'étâi asse épouâiri què lo lăo, s'escormantsivè dè turlututa po teni lo lăo ein respet, et l'est cein que fasâi la chetta que lo gaillâ dè Mourtsi oïessâi.

Quand ve cein qu'ein irè et que lo trombonier lâi eut racontâ coumeint l'affèrè étâi z'u. ye dit à musicârè d'einfatâ lo gros bet dè se n'instrumeint su la têtâ dăo lăo, coumeint on bounet dè né, que cein fe fèrè dăi sicliâès à pourro lăo, que l'est bin lo premi iadzo qu'on a z'âo z'u vu djuî de la trombone pè lo gros bet. On iadzo que l'a z'u la têtâ dein l'instrumeint et que ne put pas moodrè, lè dou gaillâ ein eurent bintout façon et l'étertiront su pliace.

Cé dè Mourtsi allâ demandâ la conferta, que lâi rapportâ veingtè-dou batz et trâi crutz ; baillâ cinq batz à musicârè po decabossi la trombone, qu'avâi on bocon souffai, et lâi restâ dize-sa batz et trâi crutz po passâ lo bounan.

## Précautions prises en vue du retour d'Arton.

Voici les dispositions arrêtées par M. le préfet de police pour s'assurer du parfait silence d'Arton pendant son transfert.

1<sup>o</sup> Une délégation des sourds-muets, de Paris, se rendra, la veille du départ, à la prison d'Howloway et, à partir de ce moment, remplacera, auprès de l'illustre prisonnier, les gardiens habituels de l'établissement pénitentiaire.

Afin d'empêcher que, le cas échéant, l'un des sourds-muets requis pour cette délicate opération communique par signes avec quelqu'un, les nouveaux gardes-du-corps d'Arton auront tous les mains attachées derrière le dos.

Arton, baillonné et ligotté, sera placé dans une malle obligeamment prêtée par S. M. la reine Victoria, et qui n'est autre, dit-on, que la très célèbre malle des Indes : des trous pratiqués dans le couvercle donneront au captif l'air nécessaire, pendant qu'une boîte à musique posée

à côté de lui jouera, au cours du trajet, l'air : « Ne parle pas, Rose, je t'en supplie, » et la cantilène d'Haydée : « A Venise, sachez vous taire ».

La malle contenant la dépouille vivante d'Arton sera elle-même placée dans un wagon spécial, scellé et plombé, sur lequel on écrira à la craie la traditionnelle inscription : « A désinfecter. »

A l'arrivée à Paris, un agent de la sûreté qui ressemble à Arton au point qu'il a failli plusieurs fois s'arrêter lui-même, descendra d'un compartiment de seconde classe entre deux gendarmes. Pour mieux donner le change au public, le pseudo corrupteur sera immédiatement entouré par cent-quatre personnages (tous appartenant aux brigades des recherches), qui chercheront à lui parler, malgré les injonctions apparentes de la maréchaussée.

Pendant ce temps, la malle « des Indes » retirée du wagon scellé sera transportée dans une de ces voitures dont la couleur brune est à elle toute seule un programme et qui portera écrit en grosses lettres ces mots : Compagnie Richer, Lesage et Cie. Le véhicule et son chargement fileront droit sur la préfecture.

On pense que ces précautions suffiront pour éviter toute indiscretion et tout scandale.

(La France.)

D. BONNAUD.

**Beaux jours d'hiver.** — On nous écrit de Glion qu'on trouve facilement, aux environs de cette localité, de petites fleurettes qui s'épanouissent à la température exceptionnellement douce dont nous jouissons depuis nombre de jours déjà. La lettre de notre correspondant est accompagnée de marguerites, de violettes et de soldanelles.

Il nous signale un fait vraiment remarquable. Le 1<sup>er</sup> janvier, quelques personnes se sont installées sur la terrasse de l'Hôtel du Midi et y ont diné en plein soleil, comme on le ferait au mois de mai. Le temps était superbe, au point de faire oublier complètement la saison où nous sommes.

**M. Scheler et ses artistes.** — Bien que nous n'ayons pas été conviés comme nos confrères de la presse à la charmante fête offerte par M. Scheler à ses artistes, nous n'en avons pas lu avec moins de plaisir et d'intérêt le compte rendu. Cette fête, d'un caractère tout particulier, donnée sur la scène même, est unique dans les annales de notre théâtre. Elle est pour nous une nouvelle preuve des excellents rapports qui existent entre M. Scheler et le personnel de la troupe ; elle témoigne d'une direction très qualifiée et d'une administration correcte.

D'un autre côté, les paroles bienveillantes adressées en cette circonstance, à notre directeur par un des rédacteurs du *Nouveliste*, l'ont suffisamment convaincu qu'il peut compter sur l'appui de la presse lausannoise et la sympathie de tous les amis du théâtre.

Puisse cet heureux état de choses se continuer.

**Bonne recette pour les gaufres.** — Pour un kilo de farine, prenez 250 grammes de beurre frais ; 75 gr. de saindoux ; 75 gr. de beurre cuit ; 3/4 litre d'eau froide ; une bonne écorce de citron hachée très fin ; 2 cuillères à café d'eau de cerises ; autant d'eau de fleurs d'orange ; autant de sel fin et 500 grammes de sucre fin. Faites fondre un peu de beurre, pétrissez bien le tout et mettez au frais jusqu'au lendemain.

**THÉÂTRE.** — La direction du théâtre nous annonce pour demain une soirée des plus attrayantes : **Le maître de forges**, comédie dramatique en cinq actes, généralement redemandée, et **Cocquin de printemps**, comédie-vaudeville en quatre actes.

Judi, 16 janvier, troisième soirée classique : *Le malade imaginaire*, de Molière, suivi de la *Cérémonie burlesque*.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.